



(SUITE A LA " POINTE AUX MAUVAIS IROQUOIS ")

Dédiée à M. Benjamin Sulte

A la suite de leur victoire sur le lac Petit Nominique, les Iroquois, avons-nous dit, n'avaient fait que quelques femmes prisonnières, tout le reste s'étant tué ou fait tuer les armes à la main.

Dans le partage des dépouilles, le Renard Agile s'attribua une des jeunes filles captives, la plus belle, la plus gracieuse : la Blanche Gazelle, fiancée du Bison Rouge.

Elle était vraiment gentille, cette petite sauvagesse : à peine âgée de seize ans, elle était femme faite, et plus d'un jeune Algonquin eut désiré l'avoir pour compagne. Elle était chrétienne, comme tous les gens de sa tribu : mais la Robe Noire avouait n'avoir pas souvent rencontré pareille candeur, pareille soumission à ses exhortations.

A chaque visite du bon Père Jésuite, elle s'approchait des sacrements avec une ferveur angélique, édifiant les jeunes et les vieux. Elle eût voulu plus souvent cette visite, mais le Père devait parcourir une étendue de terrain équivalant à la superficie de la moitié de la France, et s'il venait trois fois par an visiter le Grand et le Petit Nominique, c'était tout ce qu'il pouvait accorder à ces braves gens.

C'était fête quand il arrivait ! Ayant tous les défauts et toutes les qualités des enfants des bois, les Algonquins des Nominiques avaient une vive reconnaissance, une vénération profonde pour leur Robe Noire. Ils ne savaient comment lui témoigner l'une et l'autre. A peine signalait-on son approche, une troupe des plus beaux jeunes gens de la tribu se portaient à sa rencontre, faisant retentir les forêts de leurs acclamations, tirant des salves de leurs mousquets jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint le Père. Après une sorte de *fantasia* exécutée autour du Père, ils s'arrêtaient devant lui et, se prosternant, imploraient la bénédiction au nom du Grand Esprit. Puis, plaçant au milieu d'eux la Robe Noire, ils reprenaient tous le chemin du campement, s'informant avec une sollicitude filiale de tout ce qui avait pu lui arriver depuis sa dernière visite.

A l'entrée du campement, le chef, ou, à son défaut, l'un des plus vénérables vieillards de la tribu, s'avancait à la tête de tout le village, et souhaitait, en termes réellement touchants, la bienvenue au Père, au médecin des âmes :

"Toi, Père, dont les yeux ont contemplé le Grand Chef de la prière, sur lequel repose le Grand Esprit (le pape) ; toi, entre les mains de qui vient se placer le Grand Esprit lui-même pour soutenir et nos âmes et nos corps : étends sur nous, sur notre tribu, tes mains sacrées, afin que ta prière éloigne de nous toute maladie, et que la hache de la guerre ne soit point d'terrée par nous. Dis-nous les paroles qui portent la vie en elles. Tu n'as pas, comme les Longs Couteaux (les Anglais), la langue fourchue et ton cœur est droit. Les nobles guerriers blancs écoutent ta voix, parce qu'ils sont justes, et nous les aimons parce qu'ils t'ont amené avec eux, et qu'ils t'aiment. Viens dans la grande case, afin que le Grand Esprit ne s'éloigne point de ses enfants, mais les garde et les protège ! J'ai dit."

Il fumait le calumet de paix au milieu des chefs et des vieillards assemblés tandis que le reste des hommes chassait ou pêchait, les femmes préparant les différents mets à servir au Père, et, après lui, à toute la tribu. C'était une vision au fond des bois, des agapes des premiers chrétiens au fond des cataombes. Et la piété, l'affection de ces pauvres sauvages entre eux et pour leur missionnaire, égalaient l'affection des premiers chrétiens, leur piété.

La Blanche Gazelle se distinguait entre tous par ses prévenances pleines de respect filial envers le Père. Douée d'une vive intelligence, bonne, toujours prête à se dévouer pour les autres, elle faisait la joie de son wigwam et l'ornement de sa tribu.

La hutte du Bison Rouge était à quelques pas de la sienne. Enfants, ils avaient partagé leurs jeux, leurs petites peines, leurs joies. En grandissant, la tendre amitié qui les unissait s'était changée en un sentiment plus doux. Quand, à la mort de l'Aigle Noir, les Anciens avaient été appelés à élire un nouveau chef, tous, d'un accord unanime, avaient désigné le jeune et vaillant Bison Rouge. Aucune note discordante ne s'était élevée entre les guerriers à ce sujet. Tous aimaient et estimaient leur compagnon, et ils surent lui obéir en tout et partout.

Quand il revenait d'une chasse fructueuse ou d'une pêche abondante, il portait à sa douce fiancée la plus belle pièce capturée. Elle

l'accueillait d'un sourire plein de grâce et toute rougissante. C'était, pour lui, le meilleur payement de sa peine.

Le bon Jésuite les évangélisant devait célébrer leur mariage à sa plus prochaine visite. La dernière fois qu'il était venu, les fleurs couvraient les prairies, les bois avaient repris leur feuillage sombre, mille parfums flottaient dans les airs, embaumant les montagnes et les vallées, emplissant les forêts, glissant sur les eaux calmes des jolis lacs. Tout était joie dans la nature, et l'on eût cru au bonheur !

* *

Le missionnaire, à cette époque, avait entendu de singulières rumeurs ; des Hurons lui avaient parlé de sinistres projets des Iroquois il s'en était ouvert aux chefs et anciens des Algonquins. Ceux-ci avaient promis de veiller : ils avaient envoyé des émissaires de toutes parts, et tout était tranquille. Longtemps les mesures de précautions avaient été très sévèrement observées ; puis on s'était quelque peu laissé bercer par l'apparente accalmie qui régna jusqu'en juillet.

Le réveil fut terrible ! nous l'avons vu...

Le Bison Rouge, caché sous bois, avait assisté au partage opéré entre les Iroquois ; ce fut une de ces secousses où l'on croit se sentir mourir, où il semble que la raison va sombrer—mort plus cruelle que la première ! Il savait la barbarie de ses ennemis, leur impiété : jusqu'alors, ceux-ci s'étaient toujours montrés réfractaires aux enseignements des prêtres catholiques. Les Anglais les entretenaient, d'ailleurs, dans leurs préventions contre les missionnaires venus de France. Leur haine de race contre les Algonquins s'était accrue de la haine de religion.

Après avoir occupé toute la région comprise, au Nord, entre le 52^e degré de latitude jusqu'à l'emplacement de New-York, et par le 90^e degré de longitude environ jusqu'à l'Atlantique, les Algonquins, très puissants, s'étaient vu déposséder de toutes leurs terres jusque vers les grands lacs. A l'époque où nous sommes (milieu du XVIII^e siècle), à peine leur restait-il quelques lambeaux de forêts et de prairies sur l'Outaouais et ses affluents : la Gatineau, la Lièvre, la Rouge et sur le beau Saint-Laurent. Ils entouraient ainsi les Français et, les appuyant, s'appuyaient à leur tour sur eux. Bientôt les vaillants pionniers de la foi, accablés par les Anglais d'une part, les Iroquois d'autre part, allaient être détachés violemment de la mère-patrie par un roi débauché et fainéant, et les faits-d'armes héroïques des Montcalin, des Lévis, des Vaudreuil-Cavagnal, des Noyan et autres, devaient être accomplis en pure perte.

Temps de gloire pour nos pères, de honte pour Louis XV et ses conseillers, de ruine et de mort pour nos fidèles alliés les Algonquins ! Les Iroquois pensèrent un instant les avoir exterminés : aujourd'hui, les Iroquois n'existent plus guère qu'à l'état de souvenir ; tandis que nos braves Algonquins, protégés par le gouvernement local de la province de Québec surtout, où les Canadiens-Français catholiques forment la presque totalité de la population blanche, les Algonquins occupent paisiblement de belles et grandes réserves où leur race s'accroît peu à peu.

La tribu du Bison Rouge devait, vers l'époque du combat sanglant où elle fut anéantie, combat rapporté par nous dans *La pointe au mauvais Iroquois*, se diriger vers Montréal et augmenter de son contingent les forces des Français.

De son côté, la colonne iroquoise devait appuyer les Anglais qui, pour prix de leur aide, les gorgeaient d'eau-de-feu—dont les sauvages, en général, sont si friands.—L'Anglais sait ce